

P.P.
3000 Bern 21

Adressänderungen und Rücksendungen an: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern

Über die SGMOIK / Sur la SSMOCI

Die SGMOIK will dazu beitragen, das Verständnis für die Kulturen und Gesellschaften Westasiens und Nordafrikas in unserem Lande zu fördern. Sie tut dies, indem sie den Dialog mit den mittelöstlichen und islamischen Nachbarkulturen pflegt und wissenschaftliches, publizistisches sowie künstlerisches Schaffen unterstützt.

Die SGMOIK versteht sich als Forum für alle, die mit der Region Westasien/Nordafrika in irgendeiner Weise beruflich zu tun haben. Die Vermittlung zwischen der universitären wissenschaftlichen Forschung, den Medien, der Politik und der interessierten Öffentlichkeit ist ihr ein wichtiges Anliegen.

La SSMOCI a notamment pour but de favoriser, en Suisse, la connaissance des sociétés et civilisations du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. Elle poursuit, dans ce but, un dialogue avec les cultures de divers pays du Proche-Orient et du monde islamique et soutient des activités scientifiques, journalistiques et artistiques.

La SSMOCI se veut un lieu de rencontre et d'échanges pour tous ceux que l'activité professionnelle amène à travailler sur la zone Moyen-Orient/Afrique du Nord. Elle considère qu'elle a pour principale tâche de servir d'intermédiaire entre la recherche scientifique universitaire, les médias, la politique et un plus large public intéressé.

SGMOIK SSMOCI

Beitrittserklärung – Demande d'adhésion

Ich möchte/wir möchten der Schweizerischen Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen (SGMOIK) beitreten als:
Je souhaite/nous souhaitons adhérer à la Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique (SSMOCI) en qualité de:

- Einzelmitglied/membre individuel (Fr. 60.-) Name/Nom _____
- Ehepaar/Couple (Fr. 80.-) Vorname/Prenom _____
- StudentIn/Étudiant(e) (Fr. 30.-) Adresse _____
- Universität: _____
- Tel. Privat/Privé _____

Sprache/Langue: Deutsch Français Tel. Geschäft/Bureau _____

Einladung(en) zu regionalen Treffen in: / Invitation(s) pour les rencontres régionales à:

- Basel Bern Genève/Lausanne Zürich

Beruf oder Tätigkeit, die mit dem Vereinszweck im Zusammenhang steht / Quelle est votre activité relative au but de la société? _____

Einsenden an/A Renvoyer à: SGMOIK, Postfach 8301, 3001 Bern Datum / Date _____

SGMOIK

SSMOCI

bulletin

Schweizerische Gesellschaft Mittlerer Osten und Islamische Kulturen
Société Suisse Moyen Orient et Civilisation Islamique
Società Svizzera Medio Oriente e Civiltà Islamica

Mehrheit

Minderheit

Identität

Identité

Minorité

Majorité

Nr. 7, Oktober 1998 – No. 7, octobre 1998

Impressum

Das SGMOIK-Bulletin erscheint zweimal jährlich (Herbst und Frühjahr). Der Vorstand der Gesellschaft ist verantwortlich für die Herausgabe. Das Bulletin wird allen Mitgliedern der SGMOIK zugestellt. Institutionen können die Publikation zum Preis von Fr. 20.- pro Jahr abonnieren.

Die SGMOIK dankt der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften für die finanzielle Unterstützung des Drucks dieses Bulletins.

Redaktion: Sarah Burkhalter, Hartmut Fähndrich, Andreas Tunger-Zanetti

Layout: Marc Renfer

Druck: Schaub Druck AG, Bern
Abdruck von Beiträgen nur nach Absprache mit der Redaktion.

Das nächste Bulletin erscheint im Mai 1999; Redaktionsschluss: Mitte März 1999.

Adresse: SGMOIK, Bulletin, Postfach 8301, 3001 Bern

Email: sgmoik@bluewin.ch
http://tbw.ch/sgmoik



Le bulletin de la SSMOCI paraît deux fois par an (automne et printemps). Le comité exécutif de la société est responsable de sa parution. Tous les membres de la SSMOCI reçoivent le bulletin automatiquement. Les institutions intéressées peuvent s'abonner au prix de 20.- francs par an.

La SSMOCI remercie l'Académie Suisse des Sciences Humaines et Sociales pour son soutien financier à l'impression de ce bulletin.

Comité de rédaction: Sarah Burkhalter, Hartmut Fähndrich, Andreas Tunger-Zanetti

Layout: Marc Renfer

Impression: Schaub Druck AG, Bern

Reproduction d'articles seulement après autorisation de la rédaction.

Le prochain bulletin paraîtra en mai 1999; date limite pour les contributions: mi-mars 1999.

Adresse: SSMOCI, Bulletin, Case postale 8301, 3001 Bern

Email: sgmoik@bluewin.ch
http://tbw.ch/sgmoik

Inhalt – Sommaire

Editorial 3

Abderrahman El Aissati
L'amazigh et le dynamisme identitaire au Maroc et en Algérie ... 4

Heidi Wedel
Kemalistische Identitätspolitik und die Kurdinnen in der Türkei 8

Entretien
L'ethnothérapie
Une expérience de métissage culturel ... 12

Ausstellungen/Expositions 14

Research program
Individual and Society in the Muslim Mediterranean World 15

Buchbesprechungen/Comptes rendus 16

Institution
Centre d'étude et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain 19

Conférence internationale
La Palestine entre sionisme et israélisme .. 21

Opinion
Sarah Burkhalter
Pour un dialogue plus équilibré avec les musulmans de Suisse 22

Agenda 23

Editorial

Identität – ein Wort, das Konjunktur hat. Von kleinen religiösen Gruppen bis angeblich zu ganzen Kulturen versuchen Menschen immer intensiver, ihre Identität zu definieren. Thomas Meyer, Spezialist für Fundamentalismusfragen, hat jüngst gar ein Büchlein veröffentlicht mit dem Titel «Identitäts-Wahn», in dem er Gründe und Arten dieses Vorganges darstellt.

Doch man mag es schätzen oder nicht, das Wort ist in aller Munde. Daher schien es dem Vorstand der SGMOIK durchaus angemessen, ihm auch einmal die Hauptartikel eines Bulletins zu widmen. Dabei schauen wir besonders nach noch möglichst wenig berücksichtigten Teilbereichen des Themas – Minderheiten, die auch zwischen die politischen Mahlstene zu geraten in Gefahr sind.

In den übrigen Beiträgen, einschliesslich der Buchbesprechungen, geht es wie immer um sehr Verschiedenartiges – Schweizerisches, Europäisches, Mittelöstliches.

Ganz besonders sei von unserer Seite nochmals auf das Kolloquium der SGMOIK zum Thema *IslaMedicine* hingewiesen, das am 16. und 17. Oktober am Orientalischen Seminar der Universität Basel stattfinden wird. *

Identité – un terme qui a beaucoup d'actualité. Des petits groupements religieux aux grands mouvements culturels, tous cherchent toujours plus intensivement à définir leur identité. Thomas Meyer, spécialiste des questions du fondamentalisme, a publié dernièrement un petit ouvrage intitulé «Folie de l'identité», dans lequel il dépeint les différentes causes et les formes de ce processus.

On peut l'apprécier ou non, le mot est sur toutes les lèvres. C'est pourquoi le comité exécutif de la SSMOCI a décidé de lui consacrer une partie de ce numéro du bulletin. En outre, nous avons cherché à mettre en évidence des aspects relatifs au thème des minorités encore peu pris en compte, et qui risquent d'être négligés pour des raisons politiques.

Dans les contributions restantes, y compris les comptes-rendus de livres, il s'agit comme toujours de sujets touchant à la Suisse, à l'Europe, au Moyen-Orient.

Enfin, nous évoquons tout particulièrement le colloque organisé par la SSMOCI sur le thème *IslaMédecine*, qui aura lieu les 16 et 17 octobre au Séminaire Orientaliste de l'Université de Bâle. *

Identità – una parola che si sente spesso in questi tempi. All'interno di piccoli gruppi religiosi o di intere culture, gli uomini sembrano cercare con sempre maggiore frenesia una definizione della propria identità. Thomas Meyer, specialista del fondamentalismo, ha recentemente pubblicato un libro intitolato «Follia identitaria» nel quale espone le ragioni e i meccanismi del fenomeno.

Che piaccia o meno, la parola è comunque sulle labbra di tutti. E' per questo motivo che il comitato della SSMOCI ha voluto che all'argomento venisse consacrato, almeno una volta, gli articoli principali del Bollettino. Abbiamo però cercato di affrontare alcuni aspetti probabilmente ancora poco studiati di una questione – quella delle minoranze – che rischia altrimenti di rimanere schiacciata tra gli ingranaggi della politica.

Gli altri contributi e recensioni spaziano invece come consueto su tematiche svizzere, europee e medio-orientali.

Voremmo infine richiamare ancora una volta alla vostra attenzione il Convegno della SSMOCI consacrato al tema *IslaMedicina* che si terrà i prossimi 16 e 17 ottobre presso l'Orientalisches Seminar dell'Università di Basilea. *

Hartmut Fähndrich
Für die Redaktion

Hartmut Fähndrich
Pour la rédaction

Hartmut Fähndrich
Per la Redazione

Abderrahman El Aissati

L'amazigh et le dynamisme identitaire au Maroc et en Algérie

Abderrahman El Aissati est enseignant et chercheur associé au département de Communication Interculturelle de l'Université de Tilburg (Pays-Bas). Il enseigne et conduit sa recherche sur les langues arabe et berbère, en particulier sur leur situation sociolinguistique dans les pays d'immigration.

L'Afrique du Nord, précisément le domaine qui s'étend de l'oasis de Siwa près de la frontière lybio-égyptienne à l'Est jusqu'à l'Océan Atlantique à l'Ouest, de la côte méditerranéenne jusqu'au sud du Niger, a été peuplé par les Imazighen depuis l'Antiquité.

Les sources anciennes parlent de l'existence des populations amazighes dans cette région et de leurs contacts avec les Egyptiens¹. Ces populations sont connues dans l'Histoire sous différentes nominations, comme Mazyes et Maxyes chez les Grecs et Mazices et Madices chez les latins. Aujourd'hui, ces populations continuent à s'identifier comme Imazighen dans leurs parlers propres (singulier amazigh), et sont connues dans la littérature contemporaine sous le nom des berbères. Des propositions ont été faites pour remplacer l'appellation autochtone amazigh.²

Dans cet article, nous allons essayer de jeter un regard sur le mouvement identitaire amazigh au Maroc et en Algérie pour avoir une idée de sa trajectoire et ses perspectives d'avenir.

Données générales sur l'amazigh

Aujourd'hui, les Imazighen continuent à occuper un territoire vaste, mais ce territoire n'est plus le monopole des parlers amazighs: l'arabe y occupe une place très importante. En fait l'amazigh n'est pas reconnu comme langue nationale ou officielle dans aucun des pays où il est parlé.

Ceci en dépit du fait que l'amazigh a toujours des millions de locuteurs natifs. Au Maroc, pas moins de 45% de la population (soit plus de 13 millions d'habitants!) parle une des trois langues vernaculaires amazighes comme langue maternelle: au Nord le tarifit, au Moyen Atlas le tamazighte et au sud le tachelhite. En Algérie, on estime qu'environ 25% de la population (soit plus de 6 millions d'habitants!) utilise toujours l'amazigh

comme premier idiome, en particulier le kabyle dans le Nord.

Au Maroc, il n'existe aucune institution qui s'occupe officiellement de l'amazigh. Des recherches linguistiques ont été conduites dans plusieurs universités, mais toujours dans un département d'une langue étrangère comme le français ou l'anglais! L'enseignement de l'amazigh n'est toujours pas pratiqué dans l'école marocaine. Un événement très significatif s'est produit le 20 août 1994; dans son discours au peuple marocain, le Roi Hassan II a souligné la nécessité et l'importance d'enseigner les dialectes

¹ Voir tableau datant d'environ 1300 av. J.-C. repris dans l'ouvrage de G. Camps 1995: 8, et représentant des chef Temchu (Libyens).

² Nous allons utiliser le terme autochtone proposé par A. Boukous (1995) *Société, langues et cultures au Maroc Enjeux symboliques*. Publication de la Faculté de lettres et des sciences humaines, Rabat.

amazighs. Jusqu'à maintenant, l'enseignement n'a pas laissé de place à l'amazigh.

En Algérie, deux départements de langue et littérature amazighes ont vu le jour récemment, à l'Université de Tizi-Ouzou (1990) et de Bougie (1991). L'amazigh est aussi enseigné dans quelques écoles algériennes. Un autre développement important en Algérie est la création d'un Haut Commissariat d'amazighité, organe officiel présidé par le Chef de l'Etat Algérien.

Au Maroc comme en Algérie, la question de la standardisation de l'amazigh occupe une place très importante: faut-il œuvrer pour une langue standard au niveau national, ou pour plusieurs parlers locaux? Plus encore, faut-il chercher à créer une seule langue commune à tous les Imazighen de l'Afrique du Nord? Ces questions restent toujours sans réponse, bien que la tendance la plus pratique est la standardisation au niveau régional. Sans d'abord reconnaître officiellement l'existence de l'amazigh, il est difficile de trancher. On ne peut concevoir une standardisation en-dehors des instances officielles, qui l'utilisent en premier lieu.

Liée au problème de la standardisation, et en grande partie à cause de lui, se pose la question de la graphie à choisir pour l'amazigh. Les trois graphies en concurrence sont l'alphabet tiffinagh, l'alphabet latin (ou romain), et l'alphabet arabe. Le Tiffinagh occupe une place particulière, puisqu'il est l'alphabet le plus ancien utilisé dans l'Afrique du Nord, et marque ainsi l'identité exclusive de l'amazigh. L'alphabet latin est plutôt répandu parmi les chercheurs étrangers et autochtones. Il est peut-être le plus utilisé dans les publications berbères, surtout en Algérie et dans la diaspora. Finalement l'alphabet arabe est utilisé surtout au Maroc, et a l'avantage d'être plus accessible, puisqu'il est enseigné même avant l'âge scolaire, dans les écoles coraniques.

Deux enquêtes ont été conduites auprès des personnes intéressées par le mouvement identitaire amazigh, l'une en préparation pour la table ronde de l'Université d'Utrecht (novembre 1996)

³ S. Chaker (1997), «la Kabylie: un processus de développement linguistique autonome», *International Journal of the Sociology of Language*, 123, pp. 81-99.

sur la standardisation du tarifite, et l'autre par la revue Tiffinagh, publiée à Rabat (Maroc). Les résultats des deux enquêtes indiquent que la majorité ont choisi le Tiffinagh comme l'alphabet le plus souhaitable pour l'usage scolaire. Il est à noter que la majorité des réponses dans l'enquête d'Utrecht ont été faites en caractères latins!

L'amazigh dans les médias

Dans les deux pays, l'amazigh n'occupe qu'une place infime dans le domaine des médias. On trouve bien des journaux dédiés à la cause amazigh (voir plus bas), mais qui ne peuvent concourir avec les journaux français ou arabes. D'ailleurs même ces journaux ne sont jamais entièrement rédigés en amazigh. Il est évident qu'il s'agit ici d'un problème d'analphabétisme. Puisqu'il n'y a pas d'organisme officiel qui se charge d'enseigner l'amazigh, on ne peut pas s'attendre à avoir un public de lecteurs en amazigh. Au Maroc comme en Algérie, il y a bien des programmes de radio destinés au public amazighophone. La télévision vient renforcer cette diffusion de l'amazigh, mais le temps réservé aux émissions en amazigh reste très limité. Au Maroc, par exemple, la RTM (Radio Télévision Marocaine) réserve quelques minutes par jour à la diffusion d'un bulletin d'information dans les trois langues vernaculaires amazigh.

Le mouvement identitaire

Les revendications pour un statut officiel de l'amazigh ne cessent de se multiplier. On assiste à la naissance de dizaines d'associations culturelles dans les deux pays. Dans la seule Kabylie, le nombre d'associations culturelles dépasse 300! Ceci malgré le fait que jusqu'à 1989 aucune association amazigh n'a été enregistrée officiellement³. On n'a pas de chiffre pour le Maroc, mais on peut facilement parler de plus d'une centaine; beaucoup d'entre elles sont fondées au sein de très petits villages. Les plus importantes revendications de ces associations, dans chacun des deux pays, concourent vers la reconnaissance de l'amazigh comme langue officielle et nationale et son introduction dans le système scolaire.

En Algérie, la revendication identitaire s'est manifestée dès le début de ce siècle, avec l'apparition d'ouvrages sur la poésie kabyle et sur l'enseignement de l'amazigh. Dès qu'il commença à gagner de l'ampleur, sa répression se manifesta sous plusieurs formes. Par exemple, durant la lutte des nationalistes algériens contre la colonisation française dans les années 30, il y eut un conflit majeur entre les militants de tendance arabo-islamiste et des kabyles, deux idéologies sans doute incompatibles. L'année de son indépendance (1962), l'Algérie supprime la chaire d'études amazigh de l'Université d'Alger. Une intervention militaire a lieu en avril 1980 à l'Université de Tizi Ouzou. Cette date est devenue symbolique pour le mouvement amazigh, et elle est commémorée sous le nom du Printemps Berbère ou Tafsut (n) Imazighen. Cette intervention a été la réponse du gouvernement algérien aux démonstrations et protestations à la suite de l'abolition d'une conférence de Mouloud Mammeri, chercheur et écrivain kabyle.

Au Maroc, le mouvement identitaire a connu une première grande secousse lorsque des membres de l'Association Tilelli ont été arrêtés durant une marche du 1er Mai 1994 à Errachidia, et accusés de porter atteinte à la sécurité nationale. Ses membres avaient rédigé des banderoles en tifinagh, revendiquant l'enseignement de l'amazigh. Cet événement a suscité une mobilisation internationale qui a fini par la libération des détenus. Avant cette date, il est difficile de parler de confrontation au sujet du mouvement identitaire amazigh. Ceci dit, le monde amazigh au Maroc a souffert lui aussi de l'idéologie arabo-islamiste. Ainsi, l'Institut des Hautes Études de Rabat, principal foyer de recherches sur le monde amazigh, va être fermé après l'indépendance. Il reste à noter que les revendications du mouvement amazigh au Maroc sont restées sans réponse, tandis qu'en Algérie, elles ont pu arracher quelques droits.

Congrès Mondial Amazigh

Le mouvement identitaire amazigh a gagné de l'ampleur au niveau international avec la création du Congrès Mondial Amazigh (CMA) en 1995, organisme qui regroupe un nombre im-

portant d'associations culturelles amazighes. Parmi les buts du CMA:

- Œuvrer pour la reconnaissance officielle (constitutionnalisation et institutionnalisation) de l'identité amazighe.
- Promouvoir et moderniser la langue et la culture berbères.
- Elaborer et réaliser des projets de formation et d'enseignement en langue berbère.
- Etablir des liaisons entre les Berbères dans tous les domaines et coordonner leurs actions au niveau international.
- Créer et promouvoir des moyens de communication (édition de journaux, revues, périodiques, audio-visuel, etc.).
- Entreprendre toutes actions en vue de préserver les enfants berbères des phénomènes de dé-culturation.
- Déployer les efforts nécessaires pour disposer des fonds servant à financer les projets.
- Réhabiliter l'histoire et la civilisation berbères au niveau de l'enseignement, de la recherche scientifique et du patrimoine.
- Interpeller les organisations internationales compétentes sur la nécessité de protéger et de valoriser le patrimoine civilisationnel amazigh en tant que tel.
- Promouvoir les valeurs de démocratie et des Droits de l'homme, développer les échanges entre le peuple amazigh et les autres peuples en privilégiant la rationalité, la relativité et la modernité.

Pour comprendre les difficultés du mouvement identitaire amazigh, il faudra traiter des points de vue des opposants de ce mouvement. Un argument principal de ces opposants est que le mouvement identitaire amazigh n'est qu'une forme de manipulation étrangère pour continuer de briser l'unité du monde arabe. Les défenseurs de cette accusation invoquent presque toujours la question du Dahir berbère (16 mai 1930) au Maroc, et la politique française durant la colonisation de l'Algérie. Les marocains amazighs et arabes ont résisté au Dahir en question, qui stipulait que le Maroc amazighophone devrait être régi par des lois coutumières, tandis que le Maroc arabophone devrait être régi par la charia islamique. Ceci était un plan français pour maîtriser la situation au Maroc. Les Marocains n'ont

joué aucun rôle dans son élaboration. Le mouvement amazigh marocain n'a jamais exprimé le désir de voir les Imazighen régis par une loi différente. Les accusations directes ou indirectes exploitent un fait historique dont tous les Marocains auraient pu être victimes⁴.

⁴ Voir à cet égard les publications suivantes:

- Mubarak, Z. et K.M. Sagir (1993), *Al-zahir al-barbari min hilalet mudakkirat Salih A. 'Abdi*, Editions Al-Ma'arif al-gadida, Rabat.

- La revue *Amal. Histoire, culture, et société*, volume 1, nu-méro 1, 1992 (amal. al-tarih, al-taqafa, al-muqtama).

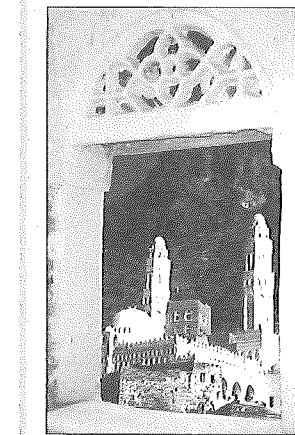
- A. Wadgiri (1993), *Francophonie, politique linguistique et enseignement français au Maroc*, Editions al-Nagah al-gadida, Casablanca (al-frankufuniya wa al-siyasa al-lugawiya wa al-talimiya bi-l-magrib).

⁵ Pour plus de détails sur le mouvement identitaire amazigh, voir notre article qui paraîtra dans *Rase, Gender and Ethnicity* (special issue on Berber).

Zusammenfassung

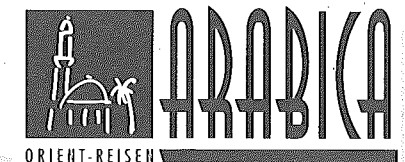
In Marokko sprechen rund 13 Millionen Menschen (45 % der Bevölkerung) eine Variante der Berbersprache Amazigh, in Algerien sind es 6 Millionen (25 % der Bevölkerung). Dennoch fehlt es der Sprache weitgehend an institutionellem Rückhalt, einerseits weil die Regierungen dazu nicht Hand bieten, anderer-

seits weil wichtige Fragen der Standardisierung noch ungelöst sind. Eine Vielzahl von Vereinigungen hält die berberische Sprache und Kultur lebendig, ihre Dachorganisation Congrès Mondial Amazigh sieht sich jedoch als ein mögliches Werkzeug fremder Mächte gegen die Einheit der Araber beargwöhnt.



Yemen-Reisen

Individuell oder in Kleingruppen
Schwerpunkte: Natur und Kultur
Spezielle Besichtigungen: Architektur,
Gesundheits- und Erziehungswesen,
Handwerk, Landwirtschaft etc.



Informationen:
ARABICA ORIENT-REISEN
ELISABETH AMBROS
Dornhaldestrasse 79
3627 Heimberg
Natel 079 335 11 00
Fax 033 438 38 39

Heidi Wedel

Kemalistische Identitätspolitik und die Kurdinnen in der Türkei

Heidi Wedel studierte Turkologie, Islamwissenschaft und Volkswirtschaft an der Universität Hamburg. Danach war sie als Wissenschaftliche Mitarbeiterin am Zentrum für Türkeistudien in Bonn und an der Arbeitsstelle Politik des Vorderen Orients der Freien Universität Berlin. Dort promovierte sie in Politikwissenschaft über «Geschlecht und lokale Politikpartizipation am Beispiel von StadtmigrantInnen in türkischen Metropolen».

In den 80er Jahren begannen unterschiedliche soziale Bewegungen, über religiöse, kulturelle, nationale oder ethnische Identität Anhänger zu mobilisieren. Diese weltweite Tendenz, die im Vorderen Orient v.a. an islamistischen Bewegungen festgemacht wird, breitete sich in den 90er Jahre nach dem Zusammenbruch der Sowjetunion und der damit zusammenhängenden Krise materialistischer Ideologien weiter aus. Parallel dazu betonte in der Wissenschaft der Poststrukturalismus, dass Identitäten nicht gegeben, sondern konstruiert sind. Identitäten können sowohl von Staaten als auch von sozialen Kräften benutzt werden, um für Loyalität zu werben.¹ Zwar stärken sie die Gruppenidentifikation nach innen, haben aber immer auch eine ausgrenzende Wirkung durch die Grenzziehung gegenüber den jeweils Anderen und bergen insofern ein Konfliktpotential. Die Konstruktion von Frauenbildern spielt für beide Prozesse eine herausragende, symbolbelastete Rolle, die besonders bei der Auseinandersetzung zwischen säkularen und religiös fundamentalistischen Kräften deutlich wird, aber auch von nationalistischen Kräften zur Überhöhung der eigenen oder Erniedrigung der anderen Gruppe benutzt wird.

Auch in der Türkei stehen seit Mitte der 80er Jahre Identitäten im Zentrum der großen politisch-gesellschaftlichen Auseinandersetzungen, allen voran die um die Rolle des Türkentums in

der Nation und um die Rolle des Islams in Politik und Gesellschaft. Ursachen der heutigen Konflikte liegen in dem kemalistischen Weg der Nationsbildung, der bestimmte Identitäten (türkisch, säkular, westlich) nicht nur zum gesellschaftlichen Leitbild, sondern auch zu Eintrittskarten für angesehene öffentliche Positionen machte. Geschlechtsspezifische Komponenten von Identitätspolitiken des türkischen Staates und von sozialen Bewegungen möchte ich hier am Beispiel der nationalen, ethnischen Identitätspolitiken in ihrer Wirkung auf Kurdinnen diskutieren. Da bisher sowohl die Geschlechterperspektiven innerhalb der Wissenschaft vernachlässigt wurden als auch die Kurdischen Studien innerhalb der Orientwissenschaft, bemüht sich dieser Artikel um die Präsentation erster Ergebnisse auf kaum erschlossenem Gebiet.²

¹ Moghadam, Valentine M.: «Introduction – Women and Identity Politics in Theoretical and Comparative Perspective», in: dies. (Hg.): *Identity Politics and Women – Cultural Reassertions and Feminism in International Perspective*, Boulder/Oxford, 1994, S. 3-25. In diesem Sammelband finden sich zahlreiche interessante Artikel zu Identitätspolitik und Frauen z.B. in fundamentalistischen Bewegungen.

² Um die Einführung einer Geschlechterperspektive in die sich gerade entwickelnden Kurdischen Studien und die Erschließung entsprechender Quellen bemüht sich das International Kurdish Women's Studies Network. Interessentinnen in Europa können sich an Inga Rogg (Fax

Nationalstaatsbildung und kemalistische Identitätspolitik

Nach dem Ende des multi-ethnischen, multi-religiösen Osmanischen Reiches versuchten die kemalistischen Reformer, den entstehenden türkischen Staat über eine neue kollektive Identität zusammenhalten. Dabei grenzten sie sich – im Unterschied zu islamischen Ländern, die zuvor Kolonien europäischer Länder gewesen waren – nicht vom Westen, sondern von der eigenen, islamisch-osmanischen Tradition ab und propagierten das Leitbild der säkularen, fortschritts- und damit westlich orientierten türkischen Nation. Diese wurde symbolisiert im Bild der unverschleierte, modernen, gebildeten türkischen Frau, die sich an europäisch ausgerichteten Institutionen und Veranstaltungen, z.B. Bällen, beteiligt. Dieses Bild war faktisch nur für eine kleine Gruppe von Frauen der Oberschicht und oberen Mittelschicht realisierbar, die über nationale Erziehung und kulturelle Massnahmen zu einer neuen Frauenelite aufgebaut wurde und Zugang zu höherer Bildung und öffentlichen Positionen erhielt.

Die kulturelle Ausrichtung am Westen war – was paradox erscheint – für die Kemalisten eine Voraussetzung für die Sicherung der Unabhängigkeit des Staates, ihr übergeordnetes Ziel. Dem diente auch das Konzept des nationalen Einheitsstaates, innerhalb dessen verschiedene Interessen und Identitäten nicht anerkannt wurden. Nationalismus sollte den Islam als integrierende Ideologie ersetzen. So wurde die türkische Nation als Gesamtheit aller Staatsangehörigen definiert. Dies führte praktisch zu einer gewalt-

0049.89.4891483, E-mail: IngaRogg@compuserve.com oder an die Autorin (Heidi Wedel, FU Berlin, Ihnestr. 31, D-14195 Berlin, Fax: 0049.30.8386637, email: wedelhei@zedat.fu-berlin.de) wenden.

³ Noch 1990 lag die Analphabetenquote in kurdischen Provinzen wie Ağrı, Bitlis, Diyarbakır, Hakkari, Mardin, Siirt und Van bei Männern bei 25-29 %, bei Frauen dagegen zwischen 56 von 70 %, in Şırnak sogar bei 42 % der Männer und 79 % der Frauen. Im Landesdurchschnitt beträgt sie nur 11 % der Männer und 28 % der Frauen. Berechnet nach Devlet İstatistik Enstitüsü: *1990 Census of Population – Social and Economic Characteristics of Population*, Ankara, 1993, S. 88.

samen Politik der Assimilation und der Leugnung der Existenz des kurdischen Volkes. KurdInnen können zwar weitgehend gleichberechtigt in der Republik Türkei leben und auch in hohe öffentliche Positionen aufsteigen, aber nur solange sie sich nicht öffentlich als KurdInnen bekennen oder gar kulturelle oder politische Rechte für die KurdInnen einklagen. Schon die Erwähnung unterschiedlicher ethnischer Gruppen innerhalb der Republik Türkei wurde (und wird) als Bedrohung der Einheit von Staatsgebiet und Staatsvolk verstanden und mit Verboten, politischen Prozessen und Folter repressiv beantwortet.

Geschlechtsspezifische Folgen der Assimilation

Dem Assimilationsdruck des türkischen Staates auf die KurdInnen sind aufgrund der Trennung zwischen «männlicher Öffentlichkeit» und «weiblicher Privatheit» Männer stärker ausgesetzt als Frauen: Spätestens beim Militärdienst kommen sie in Kontakt mit dem türkischen Staat und lernen Türkisch. Außerdem ermöglichen die Familien den Jungen eher einen Schulbesuch als den Mädchen.³ So haben viele kurdische Dorffrauen kaum eine Möglichkeit, die Staatsprache Türkisch zu lernen, was wiederum ihren Ausschluss aus dem öffentlichen Leben verstärkt und verstetigt: beim Zugang zu Erwerbstätigkeit, öffentlichen Einrichtungen, aber auch bei der Informationsaufnahme über politische Entwicklungen und der Teilnahme an politischen Diskussionen. Sie bleiben im ökonomischen, administrativen und politischen Bereich von ihren Männern abhängig und werden noch stärker auf den privaten Bereich und die damit verbundenen traditionellen Frauenrollen im Bereich der sozialen Reproduktion festgelegt.

Angesichts des oben beschriebenen Modernisierungsverständnisses und des dadurch vermittelten Frauenideals wird in der Türkei die Situation der kurdischen Frauen mit extremer Rückständigkeit assoziiert, was Geringschätzung ihrer Person impliziert. Yayla Mönch-Bucak hält fest, zahlreiche Türkinnen hätten aufgrund der kemalistischen Reformen die Verpflichtung gefühlt, «als Sendboten einer höheren Kultur im Osten des Landes im Sinne Ata-

türks wirken zu müssen». Sie nutzt die Memoiren der Leiterin eines Mädcheninstitutes, um zu zeigen, wie Türkinnen in missionarischer Aufbruchsstimmung kurdische Mädchen, die mit Hilfe der Gendarmerie aus den Dörfern geholt wurden, zu «zivilisierten» Türkinnen erzogen und sich so aktiv an der Assimilationspolitik beteiligten.⁴

Die reproduktive Rolle der Frauen wurde so zum Zankapfel nationalistischer bzw. nationaler Bewegungen: Der türkische Nationalismus versuchte, insbesondere in den ethnisch gemischten alevitischen Gebieten türkisierte Kurdinnen als Katalysator der Assimilation zu nutzen. Heute diskutieren Feministinnen, ob nicht auch die Alphabetisierungskurse der staatlich geförderten Multi-Purpose-Zentren (ÇATOM) in der GAP-Region v.a. der Assimilation dienen: «eine Muttersprache in Vergessenheit zu bringen, indem die Sprache der Mütter verändert wird».⁵ Andererseits werden die Frauen von der kurdischen Bewegung zu Trägerinnen der kurdischen Identität stilisiert, weil sie weniger assimiliert sind. Dies bedeutet zwar eine Würdigung bisher eher vernachlässigter Leistungen, birgt aber auch die Gefahr, dass der Grund für die geringere Assimilation der Frauen, nämlich ihre oben beschriebene Ausgrenzung, festgeschrieben wird.⁶

Kurdische Identität und soziale Bewegungen

Heute wird die von den Kemalisten auferlegte Identität von unterschiedlichen sozialen Bewegungen infragegestellt, die sich für die öffentliche Anerkennung auch anderer Identitäten einsetzen.⁷ Besonders zu nennen sind die Frauenbewegung, die islamistische Bewegung und die kurdische Bewegung, die alle drei – wenn auch aus unterschiedlichen Gründen und in verschiedener Form – seit der zweiten Hälfte der 80er Jahren einen Aufschwung erfuhren. Die kurdische Bewegung erreichte eine Massenmobilisierung zu Beginn der 90er Jahre, weil sie einerseits über den bewaffneten Kampf der PKK KurdInnen ein neues Selbstbewußtsein und Gefühl von Stärke vermittelt hatte. Wenn auch mit umstrittenen Methoden gelang doch der PKK ihre Strategie der Mobilisierung über «revolutionäre Gewalt».⁸ Andererseits verstärkte die

massive militärische Gewalt, mit der der türkische Staat auf die PKK antwortete und die er zunehmend auch gegen die zivile kurdische Dorfbevölkerung richtete, den Zulauf zur PKK, der eigentlich unterbunden werden sollte. Das so erlittene Unrecht, die Zerstörung der Dörfer, der ökonomischen Grundlagen und sozialen Einrichtungen oder aber die Erfahrung, zwischen zwei Fronten aufgerieben zu werden, brachten viele KurdInnen entweder dazu, sich der PKK anzuschließen, oder vertrieben sie in westliche Mittelmeerstädte oder Metropolen.

Migration und Vertreibung führen jedoch nicht, wie oft von türkischer Seite unterstellt, zum «Verschmelzen» der verschiedenen Gruppen, zum Aufgehen in der türkischen Mehrheit. Eine quantitative Untersuchung der türkischen Kammerunion TOBB deutet an, dass bei den

⁴ Mönch-Bucak, Yayla: «Geschlechtsspezifische Auswirkungen der türkischen Kolonialpolitik», in: Kurdistan-AG ASTA-FU Berlin/Kurdologie-AG der Uni Hamburg (Hg.): *Kurdologie – Studien zu Sprache, Geschichte, Gesellschaft und Politik Kurdistans und der Kurdinnen und Kurden*, Berlin, 1994, S. 119-135.

⁵ Ayşe Düzkan vs. Ayşe Gül Karayazgan in der türkischen feministischen Zeitschrift *Pazartesi*, Nr. 37 (April 1998), S. 2-5, und Nr. 38 (Mai 1998), S. 8-10.

⁶ Yalçın-Heckmann weist darauf hin, daß umgekehrt moderne Kleidung, Berufsausbildung und Erwerbstätigkeit von Frauen in der Stadt als Anzeichen von Assimilation bezeichnet werden: «Kurdische Frauen und ethnische Identität», in: *Menschenrechte in Kurdistan – Dokumentation zur internationalen Konferenz Menschenrechte in Kurdistan 14.-16. April 1989*, hg. Initiative für Menschenrechte in Kurdistan, Bremen, 1989, S. 120-124.

⁷ Einen guten Eindruck einzelner sozialer Bewegungen in der Türkei vermitteln Artikel in: Später, Jörg (Hg.): *... alles ändert sich die ganze Zeit – Soziale Bewegung(en) im «Nahen Osten»*, Freiburg (Informationszentrum Dritte Welt), 1994. Es sollte nicht vergessen werden, daß auch einige soziale Bewegungen dazu neigen, je eine Identität anderen Identitäten überzuordnen und die Anderen auszugrenzen oder sogar zu bekämpfen. Zur Diskussion um säkulare vs. islamische Identität aus Geschlechterperspektive siehe auch Wedel, Heidi: «Politik mit Kopftuch – Frauen in islamistischen Bewegungen in der Türkei», in: *blätter des iz3w*, Nr. 226 (Dez. 1997), S. 14-16.

⁸ Vgl. Gürbey, Gülstan: «The Kurdish Nationalist Movement in Turkey since the 1980s», in: Olson, Robert (Hg.): *The Kurdish Nationalist Movement in the 1990s – Its Impact on Turkey and the Middle East*, The University Press of Kentucky, 1996, S. 9-37, sowie andere Artikel in diesem Band.

Flüchtlingen die Distanz zum türkischen Staat noch größer ist als unter den KurdInnen im Kriegsgebiet. Meine qualitative Untersuchung in Istanbul zeigt, dass es im Stadtteil wenig soziale Kontakte zwischen den verschiedenen ethnischen und religiösen Gruppen gibt und kurdische Identität für die MigrantInnen seit den 80er Jahren zunehmend in den Vordergrund tritt. Von den Repressionen in ihrer Herkunftsregion fühlen sie sich direkt betroffen, die Entwicklungen in Türkisch-Kurdistan werden intensiv verfolgt und diskutiert, die staatliche Politik wird heftig kritisiert und Sympathie für die kurdische Bewegung geäußert. Der allgemein eingeschränkte Zugang der MigrantInnen zu politischen Organisationen und die Angst vor Repression behindern v.a. bei den Müttern trotz der Bedeutung, die sie der Kurdenfrage zumessen, direkte Kontakte zu VertreterInnen der kurdischen Bewegung.⁹

Kurdische Studentinnen und Migrantinnen der zweiten Generation sind dagegen häufig in Organisationen der kurdischen, der Menschenrechts- und der Frauenbewegung anzutreffen. Die radikal-feministische Frauenbewegung kämpft zwar in erster Linie gegen die Gewalt im «privaten» Bereich, aber auch für das Ausleben einer frei bestimmten Identität. Insofern nimmt sie eine pointierte kritische Distanz zum kemalistischen

⁹ Wedel, Heidi: «Kurdischen in türkischen Metropolen – Migration, Flucht und politische Partizipation», in: Bork, Carsten et al. (Hg.): *Ethnizität, Nationalismus, Religion und Politik in Kurdistan*, Münster (Lit), 1997, S. 155-184. Ergebnisse der TOBB-Studie sind – allerdings ohne getrennte Aufzählung der Ergebnisse in kurdischen vs. Mittelmeerstädten – auf Deutsch zusammengefaßt in: Schneiderhainz, Klaus: «Anmerkungen zum Güneydoğu Raporu Doğu Ergils», in: *Zeitschrift für Türkeistudien*, Jg. 9 (1996) H. 2, S. 245-256.

¹⁰ Editorial der ersten Nummer von *Roza*, März-April 1996, S. 3-5.

Nationalismus und zu jeglichem Militarismus ein. Anfang 1993 wurden erstmals in einer Kampagne Vergewaltigungen im Krieg erwähnt, im Herbst begannen Gespräche zwischen türkischen und kurdischen Frauen über den eigenen Rassismus, aus denen Anzeigenkampagnen, die das kemalistische Nationalismusverständnis infragestellten, resultierten. Die seit 1995 erscheinende feministische Zeitschrift *Pazartesi* macht an einzelnen Beispielen die Verbindung zwischen Sexismus, Militarismus, Etatismus und Nationalismus deutlich und unterstützt das Engagement von Frauen dagegen. Es gibt allerdings kaum Artikel von Autorinnen, die sich als Kurdinnen präsentieren.

Seit 1996 haben sich jedoch auch kurdische Feministinnen in Zeitschriften (*Roza* und *Jujin*) und Vereinen organisiert, um sich gegen «sexistische, rassistische, Klassen- und konfessionelle Diskriminierung» zu wehren. Sie wollen sich endlich selbst ausdrücken und kritisieren einerseits Männer in der kurdischen Bewegung, die von den Kurdinnen erwarten, ihre Frauenidentität zurückzustellen. Andererseits werfen sie der türkischen Frauenbewegung vor, kurdische Frauen im Namen des universellen Frauseins in sich aufgehen zu lassen, sie nicht sehen zu wollen und nicht entschlossen gegen die spezifischen Repressionen vorgehen zu wollen.¹⁰ Kurdische Feministinnen sind sich dessen bewusst, dass es unter Kurdinnen Unterschiede z.B. bezüglich Klasse und Konfession gibt und dass jede Frau mehrere Identitäten hat. Kritisch kommentieren sie in ihren Zeitschriften die Präsentation von Ereignissen, die kurdische Frauen betreffen, durch türkische Medien oder männlicher kurdischer Politiker und stellen ihre eigene Sicht dagegen. So sind kurdische Frauen nicht mehr nur Objekte, sondern auch Subjekte von Identitätspolitik, die sie nun aktiv im Sinne von multiplen Identitäten gestalten wollen.♦

Resumé

Les femmes kurdes sont regardées en Turquie comme un groupe extrêmement sous-développé. Le nationalisme turque a entrepris des efforts à les assimiler, alors que le mouvement kurde tent à les

présenter comme gardiennes de l'identité kurde. A partir des années huitantes, elles découvrent de plus en plus la multiplicité de leur identité autant que femmes, kurdes, citoyennes etc.

Entretien

L'ethnothérapie

une expérience de métissage culturel

François Fleury, cofondateur d'«Appartenances» à Lausanne, participera au colloque «Islam-Médecine que la SSMO-CI organise à Bâle les 16 et 17 septembre 1998, avec une contribution portant sur la relation entre soignants occidentaux et patients de confession musulmane. Entrevue.

Monsieur François Fleury me reçoit en fin de journée dans les locaux d'«Appartenances», cis à la rue des Terreaux no 10 à Lausanne. Son collègue Abdelhak El-Ghezouani est présent ce soir-là, aussi M. Fleury l'invite-t-il à venir s'entretenir avec nous. Assis autour d'une table basse, ils me racontent leur trajectoire, et m'initient à leur vision de la thérapie interculturelle.

M. Fleury, comment êtes-vous arrivé à l'ethnothérapie?

A la base, j'ai une formation de psychologue. Autour de 1968, j'ai mené plusieurs recherches sur la folie. Celles-ci m'ont amené à rencontrer une des initiatrices principales du mouvement de l'antipsychiatrie italienne, avec qui j'ai travaillé plusieurs années. Dans le même temps, je me suis beaucoup intéressé au soufisme. J'étais fasciné par cette relation corps-esprit tout à fait différente de la nôtre, et par la manière dont ces gens géraient l'incarnation du divin dans l'individu. En Inde, j'ai rencontré le mouvement syncrétique bahoul, dont on nomme les membres «les fous de Dieu». Là encore, j'ai eu l'occasion de travailler sur d'autres conceptions de la folie que celle que nous avons habituellement en Occident.

Ces nombreux séjours en Orient, ce contact prolongé et fertile avec des populations turques, indiennes et maghrébines, m'ont donné l'occasion de confronter ma culture avec celle de l'autre. J'ai pris conscience à quel point nos critères de folie, de maladie ou de souffrance

sont relatifs à notre culture, et que d'autres ne partagent pas du tout les mêmes définitions. Ainsi, les frontières séparant les champs de la folie et de la santé mentale diffèrent d'une culture à l'autre. De même, ce que l'on appelle ici souffrance n'en est pas forcément une pour un individu d'une autre culture, habitué à vivre ce sentiment qu'il a adopté et intégré. Ou alors cette souffrance revêtra d'autres significations, et aura un autre degré d'intensité. A côté de cette remise en question permanente des modèles thérapeutiques appris, j'ai découvert d'autres thérapies dites traditionnelles. Utilisation d'objets protecteurs, gris-gris, talismans; recours à la magie, aux textes sacrés pour guérir les possessions.

Qu'est-ce qui vous a décidé à fonder «Appartenances»?

Après ces nombreux séjours à l'étranger, j'ai eu l'envie de me réenraciner sur sol suisse. Je me suis mis alors à m'intéresser d'un peu plus près aux personnes issues des cultures que j'avais côtoyées et qui vivent chez nous, par choix ou par obligation, mais toujours avec cette tâche de gérer un métissage culturel, c'est-à-dire une rencontre permanente entre une culture d'origine et la culture d'accueil. Cela ne se fait pas sans mal, et j'ai alors décidé de m'occuper des souffrances de ces gens, en utilisant les connaissances que j'avais de leur propre culture. En effet, on ne fait pas forcément référence à la même chose lorsque l'on parle de mal-être. C'est pour cela qu'une

connaissance du back-ground culturel de l'autre peut permettre de décoder plus rapidement cette souffrance, et les blocages qui l'accompagnent. Dans mon élan enthousiaste de l'époque, j'ai voulu constituer un véritable network avec tous les spécialistes des soins, qu'ils soient médecins ou psychothérapeutes. Mais j'ai appris alors que les savoirs étaient chassés gardées et que mon projet était irréalisable. J'ai commencé à travailler comme psychothérapeute auprès des requérants d'asile. J'ai pris alors conscience de l'ampleur de la tâche et de la nécessité de travailler à plusieurs, et de rassembler les savoirs de différentes personnes. Il fallait donc que je m'entoure d'autres spécialistes. C'est comme ça qu'est née l'idée de fonder «Appartenances», en 1991. Création qui s'est faite en collaboration avec Jean-Claude Métraux, pédopsychiatre, actuellement président de l'association.

Que propose «Appartenances» comme type de thérapie?

L'idée est moins de guérir que de prévenir. Nous contribuons à aider les migrants à gérer les grands bouleversements qu'ils ont connus dans leur vie, la guerre, le déracinement, l'émigration. Ces situations sont difficiles et nous sommes là pour les aider à s'autonomiser, à prendre en mains leur destin. Nous les aidons à prendre conscience d'eux-mêmes, de leur identité culturelle, de celle à laquelle ils ont affaire ici. Nous les aidons à harmoniser cette rencontre, cette juxtaposition d'identités. Par là, nous apprenons beaucoup d'abord sur notre propre identité, mais aussi sur les capacités ou au contraire les limites de notre intervention.

Comment fonctionne «Appartenances», quels sont les différents services proposés?

«Appartenances» compte actuellement une quarantaine de membres actifs. Le centre tourne autour de trois axes principaux: le centre femmes, le centre prévention, et un espace de consultation ou clinique, pour faire face plus directement aux cas de souffrances physiques ou psychiques. Le centre prévention comprend une bibliothèque, des interprètes, de même qu'un réseau de formation de promoteurs de santé mentale dans les communautés. Cela signifie que

nous formons les migrants eux-mêmes à prendre en charge les membres de leur propre communauté. Toujours dans l'optique d'autonomiser les personnes, puisque c'est là le but de notre travail: donner aux gens qui viennent chez nous les outils nécessaires pour qu'ils puissent eux-mêmes travailler à leur propre équilibre.

En fait, notre travail est de renvoyer la personne à son espace d'appartenances, tout en l'aidant – par notre regard extérieur – à se questionner sur ces appartenances. Mais en définitive, c'est la personne qui décide de son avenir, et de la manière dont elle va gérer son métissage. Certains vont se replier totalement sur leur culture d'origine, alors que d'autres vont s'hyperadapter à la culture d'accueil, en reniant leur identité de base. De toute façon, c'est à la personne elle-même de décider.

Et vous, M. El-Ghezouani, quel est votre regard sur votre participation au sein d'«Appartenances»?

J'ai d'abord suivi des études de droit au Maroc, avant de venir m'établir en Suisse. Là, j'ai étudié à l'Institut de Développement à Genève (IUED), et enfin en psychologie et en sexologie. Comme je viens d'un pays colonisé, j'ai déjà une expérience de cohabitation de deux modes de vie et de pensée dans le même espace. Cette expérience, puis le fait de venir vivre en Suisse, me permettent de mieux appréhender les personnes dont je m'occupe puisque j'ai vécu une situation similaire à la leur. Au sein d'«Appartenances», je travaille aussi à la manière de faire connaître la culture arabo-musulmane, et de la transmettre. En effet, ma position est celle d'un pont entre ma communauté et la société suisse, puis les soignants suisses. Ce qui est intéressant, c'est qu'il faut aller vers l'autre pour se découvrir soi-même.

M. Fleury, que pensez-vous de cette image du pont?

Je pense en effet qu'il faut mourir à sa propre culture pour pouvoir rencontrer l'autre. C'est-à-dire qu'il faut être capable d'avoir constamment à l'esprit que ma culture n'est qu'un point de vue et qu'il y en a d'autres. Dans le même temps, il faut mettre à mort également la culture de

l'autre, et ne pas la prendre pour nouveau modèle. Pour ma part, j'ai dû mettre à mort – dépasser – la fascination de l'islam pour vraiment pouvoir aller vers les musulmans. Si je restais prisonnier de ma fascination, je ne pouvais plus les approcher d'une manière vraiment ouverte et sereine. C'est une double mise à mort qu'il faut réussir à faire. Sans cela, le métissage ne peut pas avoir lieu. Ces regards croisés sont d'ailleurs passionnants. L'autre m'apprend sur moi et moi sur lui.

Utilisez-vous parfois du matériel issu des thérapies traditionnelles de vos patients?

Nous n'utilisons pas directement le matériel thérapeutique traditionnel, mais nous prenons en compte le fait que le patient désire l'utiliser ou l'utilise déjà. Si c'est le cas, nous essayons de travailler en synergie avec ce réseau thérapeutique traditionnel. Je considère en effet que le zikr, qui n'est pas très éloigné de la prière du cœur, peut constituer une bonne thérapie préventive.

M. El-Ghezouani?

On ne peut pas travailler avec des patients musulmans en utilisant du matériel occidental pur. Car cette thérapie n'est plus comprise par le patient, et elle devient alors magique, dans le sens de pas démontré et pas expliqué. Une thérapie qui n'utiliserait que des concepts ou des explications issues de la tradition occidentale n'arriverait pas à donner du sens à notre patient, à l'apaiser. Il est au contraire très important de créer un univers d'explications ou de croyances communes entre soignants et patients. Si par exemple vous transposez un cabinet gynécologique occidental en plein désert marocain, votre travail n'a pas de sens, car vous ne parlez pas le même langage thérapeutique que votre clientèle, vous n'avez pas de référence commune, vous ne pouvez pas communiquer, vous mettre d'accord sur une explication ou une solution à la souffrance du patient. D'ailleurs, ces remarques sont aussi valables pour mon pays. Le problème est le même partout. *

Sarah Burkhalter

Ausstellungen/ Expositions

Kalligraphien von Munir as-Sa'rānī, zeitgenössische islamische Schriftkunst im Haus zum Kiel, Dépendance des Rietbergmuseums, Hirschengraben 20, 8001 Zürich, noch bis am 15. November 1998.

Der Glanz des Orients. Islamische Malerei der Sammlung Prinz und Prinzessin Sadruddin Aga Khan, Museum Rietberg, Villa Wesendonck, Gablerstr. 15, 8002 Zürich, noch bis am 10. Januar 1999.

Beduinen im Negev. Vom Haus ins Zelt, Völkerkundemuseum der Universität Zürich, Pelikanstr. 40, 8001 Zürich, noch bis am 11. Juli 1999.

28. 10. 1998: Führung von lic. phil. Elisabeth Weingarten durch die Ausstellung.

Kalligraphien von Marc Renfer, Werke in verschiedenen arabischen Schriftstilen, Galerie Foyer 61, Stadt- und Universitätsbibliothek Bern, Münsterstrasse 61, vom 16. November bis 5. Dezember 1998.

Musik und Migration. Ausstellung im Musikethnologischen Archiv der Universität Zürich, Florhofgasse 8, 8008 Zürich, Öffnungszeiten: Di-So 14-17 Uhr, vom 1. Dezember 1998 bis zum 21. März 1999.

30. 11. 1998: Vernissage. Die Ausstellung wird ergänzt durch ein Rahmenprogramm mit drei in der Schweiz lebenden Künstlern aus der Türkei und dem Irak. Daten der Auftritte entnehmen man der Zürcher Tagespresse.

Research program

Individual and Society in the Muslim Mediterranean World

In 1992 the European Science Foundation, established in Strasbourg, which supports scholarly research in various fields, turned its attention to Islamic studies and two years later it launched a large research program on «Individual and Society in the Muslim Mediterranean world», to be carried out from January 1996 to December 1999. The program was worked out further at the first plenary session of invited participants from Mediterranean as well as some other European countries, held in Grenada in May 1996. Seven research teams were constituted to concentrate on different aspects of Mediterranean Muslim life; they were free to organize their own workshops on specific subjects in places around the Mediterranean or at European universities. From 3-5 July 1998 a new plenary session of all participants was held, this time in Istanbul; there were three participants from Switzerland: J. Christoph Bürgel, Sylvia Naef and myself (two emeriti and one junior scholar). The seven research teams held their own workshops for two days and the third day was devoted to a common plenary session.

To give an idea of the breadth and variety of the subjects treated in these seven workshops, let me just mention their English titles, with an equivalent rendering in French: Forms of belonging and modes of social integration (*Individu et communauté*); Norms and oppositions (*Loi et moralité*); Power relationships (*Autorités politiques*); Modes of production (*Histoire économique et sociale*); Images and representations (*Arts et littérature*); Religious activity and experience (*Expressions religieuses*); Muslims in contemporary Western Europe (*Musulmans en Europe occidentale*).

During the plenary session the chairpersons of the workshops reported on the activities of

their research teams, including the first two days' sessions in Istanbul, with a following discussion. Two Turkish women scholars gave lectures on the relations between the state and Islam in Turkey (which come down in practice to a control of religion by the state), and on the impact of the Islamist movement and feminism on the present-day Turkish political scene (a considerable impact about which the public, both national and international, is not well informed), again followed by questions and discussion. And Ulrich Haarmann from Berlin gave a closing lecture on the study of Islamic civilization, especially in the medieval period; an American scholar responded, presenting additional observations on post-Edward Said Islamic studies. Most of the papers presented in the research teams and their workshops, in English or French, will be brought out in a number of volumes by the Maisonneuve et Larose Publishing House in Paris in the years to come.

Looking back on the Istanbul session, I feel bound to make some concluding observations:

1) The research program on «Individual and Society in the Muslim Mediterranean World» seems to me to be exactly in the line of the SGMOIK / SSMOCI's interests and members should be informed about it.

2) This plenary session proved the value and importance of interdisciplinary studies on different aspects of Muslim societies. The older concept of Islamwissenschaft should give way to studies according to disciplines, such as history, literature, anthropology, sociology, and science of religion.

3) Several papers discussed problems which cannot be treated and developed in present-day university programs of a more traditional character. Yet to do justice to the subject, such inno-

vating research should be promoted and carried out. In the more or less desperate situation of Islamwissenschaft (and other fields) at so many universities in Europe, we may be most grateful to the European Science Foundation for funding this program in order to give an impetus to the development of research.

4) The experience of these two years and a half devoted to research on «Individual and Society in the Muslim Mediterranean World» shows

Further information can be given by the
Chairman of the Research Project:

Professor Robert Ilbert
Maison Méditerranéenne des Sciences de
l'Homme, 29 avenue Robert Schuman,
F-13621 Aix-en-Provence Cedex 1
Fax: 0033 4 42 20 51 11

Rita Breuer

Familienleben im Islam.
Traditionen Konflikte Vorurteile.

Herder, Freiburg/Basel/Wien.
155 Seiten, Fr. 16.80.–

Vieles an der Lebensgestaltung muslimischer Familien wirkt auf Europäer fremd oder gar befremdlich. Man kann dieses Fremde leugnen, verniedlichen, idealisieren oder exotisieren. Die Islamwissenschaftlerin Rita Breuer wählt einen andern Weg: Sie zeigt dem westlichen Publikum die religiösen, rechtlichen und volkstümlichen Quellen und Traditionen, erläutert die wirtschaftlichen und sozialen Faktoren, die die verschiedenen Bereiche muslimischen Familienlebens mitprägen. Sie versucht, das Fremde «aus sich selbst heraus zu verstehen» mit dem erklärten Ziel, so hartnäckige Vorurteile auszuschalten.

Behandelt werden die Bereiche Eheschliessung, Verhältnis

the positive fruits of scholarly cooperation between competent scholars, specialists in their disciplines, who come from nearly all the countries surrounding the Mediterranean and some more distant European universities. Apart from the intrinsic interest of Istanbul, it was an excellent idea to hold this plenary session in a Muslim country and in a city at the crossroads of Europe and Asia, the Balkans and the Near East, under the discipline of scholarship.

5) Having taught eight years at a Swiss university I firmly support the participation of Swiss junior and senior scholars, working on the history and present-day situation of Muslim countries and societies, in international research projects. Certainly in this field of research those who confine themselves to national or cultural borders seriously risk missing the boat of international scholarship. *

Jacques Waardenburg

Buchbesprechungen

Comptes rendus

der Ehepartner, Geburt, Kindheit, Jugend, Erwachsenwerden, Sexualität, Scheidung und Familie. Zu jedem Thema werden die einschlägigen Rechtsquellen (Koranstellen, Hadithe) vorgestellt. Obwohl solche Texte und Normen im kollektiven Bewusstsein muslimischer Gesellschaften noch sehr präsent sind, ist auch wichtig, was die Juristen der verschiedenen Rechtsschulen daraus gefolgert haben. Und schliesslich gibt es auch noch Volkspraktiken, die mit dem Hochislam kaum etwas zu tun haben. All diese Ebenen hält Rita Breuer stets sauber auseinander.

Wiederholt weist sie auch darauf hin, dass sich etwa arme und reiche oder in verschiede-

nen Ländern wohnende Musliminnen und Muslime sehr wohl verschieden verhalten können, dass also mit andern Worten die Religion keineswegs immer der bestimmende Faktor ist – eine unbedingt notwendige Relativierung der etwas gar apodiktischen Überschriften des Buches und der Kapitel. Zwei Kapitel über «die islamische Familie zwischen Tradition und Moderne» und über «die muslimische Familie in der Fremde» runden das Buch ab, das eine willkommene Ergänzung zu Peter Heines «Kulturknigge für Nicht-Muslime» (erschieden in der gleichen Reihe) darstellt. *

Andreas Tunger-Zanetti

Elisabeth Biasio
Beduinen im Negev.
Vom Haus ins Zelt.

Mit Beiträgen von Sälīm Abū-Hānī, Kher Albaz, Tovi Fenster, Widad Kawar, Birgit Mershen, Ursula Rahm-Mottel.
Verlag Neue Zürcher Zeitung,
Zürich. 344 Seiten, Fr. 68.–

Shahrokh Vaziri

Iran: pouvoir politique et société au XX^e siècle.

Bern, Peter Lang, 1998, 209
Seiten, Fr. 45.–

Was passiert, wenn ein Land mit einer jahrtausendealten eigenständigen Geschichte und Kultur mit starken kulturellen Einflüssen und massiver politischer Einmischung fremder Mächte konfrontiert ist?

Der schmale Band bietet keine Analyse, sondern die konzise Darstellung der Geschichte eines Landes im Umbruch. Wobei der Untertitel den Leser etwas in die Irre führt: Über die hier erwähnte Gesellschaft erfahren wir nur gerade soviel, wie es zum Verständnis der politischen Ereignisse unabdingbar notwendig ist. Der Autor, Professor für Politologie an der Universität Lausanne, hat den Schwerpunkt seiner Darstellung eindeutig auf den politischen Aspekt gelegt.

Der Chronologie der Ereignisse folgend wird die Entwicklung von den letzten Qağaren über die Pahlawi-Dynastie zur Islamischen Republik dargestellt. Immer wieder lässt der Autor die Akteure in kurzen Zitaten selbst zu Wort kommen. Dies lockert nicht nur die knappe, faktenreiche Darstellung auf, sondern illustriert all die Fehleinschätzungen und Widersprüche, die den langen Weg zum «Etat de droit exprimant la souveraineté nationale» markieren. *

Edeltraud von der Schmitt

Nicht erst seit der Gründung des Staates Israel 1948 stehen die Beduinen im Negev unter Druck. Schon der osmanische Staat des 19. Jahrhunderts und nach ihnen die britische Mandatsverwaltung versuchte, die Vollnomaden der südpalästinischen Wüste sesshaft zu machen. Heute sind die meisten Negev-Beduinen schlecht qualifizierte und bezahlte Lohnempfänger auf dem israelischen Arbeitsmarkt. Ihre Gesellschaft hat also in gut hundert Jahren einen radikalen Wandel durchlaufen, der auch noch nicht abgeschlossen ist. Die Zürcher Ethnologin Elisabeth Biasio hat in einem sehr schönen Band diesen Wandel in allen seinen Aspekten dokumentiert.

Der Text- und Bildband entstand bei der Vorbereitung einer Ausstellung im Völkerkundemuseum der Universität Zürich (siehe Seite 14), die die materielle Kultur der Negev-Beduinen zeigt: Zeltaufbau, Textilien, Geschirr und Arbeitsgeräte, Schmuck und Waffen. Das Buch geht weit über ein Ausstellungsinventar hinaus: Die Gegenstände sind ja nur Ausdruck der Lebensweise, und diese steht im Vordergrund. Im Anschluss an die natürlichen Gegebenheiten und den geschichtlichen Rahmen erläutert Elisabeth Biasio die verschiede-

denen Bereiche: Viehzucht, Ackerbau (Gruppen eingewanderter Ägypter haben sich auf einer zweiten Hierarchiestufe in die beduinische Gesellschaft eingegliedert und sogar zu Stämmen zusammengeschlossen), Zelt, Krieg und Jagd, Dichtung und Musik, Genussmittel, Frauenarbeiten. Es folgen drei kurze Aufsätze anderer Autorinnen zu verschiedenen Aspekten des Schmucks sowie noch einmal vier Aufsätze, die speziell die heutige Phase des sozialen Wandels reflektieren, darunter das autobiographische Zeugnis eines Betroffenen («Es gibt keinen Weg zurück»).

Alle Beiträge zeichnen sich durch grosse Sachlichkeit und Nüchternheit aus, hilfreich auch und gerade dort, wo die aktuelle Politik ins Spiel kommt. Denn die blosser Empörung über den Druck von Bulldozer-Kulturen auf traditionelle Kulturen bringt noch keine Lösung. So ist der Band zugleich die hochstehende Dokumentation einer weitgehend bereits verschwundenen Kultur und ein kritischhoffnungsvoller Blick auf die Integration eines arabischen Teils der israelischen Gesellschaft. Der schön ausgestattete Band ist seinen Preis in jeder Hinsicht wert. *

Andreas Tunger-Zanetti

Banipal.

Magazine of Modern Arabic Literature.

P. O. Box 22300, London W13 8ZQ.

Das ist nun etwas wirklich Neues – eine Zeitschrift für zeitgenössische arabische Literatur. Zwei Hefte sind bisher erschienen, das dritte wird im Oktober erwartet, für nächstes Jahr ist gar ein vierteljährliches Erscheinen vorgesehen. Eine Zeitschrift für alle ist es, achtzig Seiten pro Heft, auf denen sich Texte (Gedichte und Kurzgeschichten oder Roman auszüge), Artikel (zum Beispiel über AutorInnen oder literarische Entwicklungen), Interviews und Buchbesprechungen etc. finden, lesbar und leserfreundlich.

Nein, Wissenschaftler suchen hier umsonst nach fusnotenbedadenen Analysen. Hier geht es um anderes, wie die Herausgeberin, Margaret Obank, im ersten Heft auf die Frage «Warum eine solche Zeitschrift?» erklärte: Firstly, because Arab literature is an essential part of world culture and human civilisation; secondly, to deepen the dialogue between different cultures, and thirdly, for the pure joy and excitement of reading beautiful poetry and imaginative writing.

Wie weit die Wahl des Titels eine glückliche ist, bleibe dahingestellt. Das etwas fremd anmutende Banipal soll den guten alten Assyrerkönig Assurbanipal (verstarb ca. 627 v. Chr.) ehren, durch dessen Tontafelbibliothek wir viel über babylonisch-assyrisches Leben und Denken erfahren haben. *

Hartmut Fähndrich

Islam de France.

Revue d'information et de culture musulmane.

No. 1, Paris, L'Harmattan, 1998.

Sortir l'islam du ghetto, ce n'est pas la mer à boire – unter dieser Devise ist eine neue Zeitschrift angetreten – den Islam aus seiner Ghettoexistenz herauszuholen, sei nichts Unmögliches. Die neue Zeitschrift soll «faire circuler l'information sur la vie culturelle et culturelle de la deuxième religion de ce pays, d'organiser le débat d'idées sur l'intégration de l'islam en France et de réhabiliter une vision positive de la culture islamique en redécouvrant son capital humaniste, critique, prophétique et spirituel».

Kein geringes Programm, das in der ersten Nummer auf etwa 190 Seiten angegangen wird. In dreizehn verschiedenen Rubriken und ca. vierzig Artikeln wird ein immenses Spektrum abgeschritten, das von einer Darstellung der Pflichten der Gläubigen über Beschreibungen zahlreicher Aktivitäten muslimischer Gruppierungen in

Frankreich und über eine Würdigung von Jacques Berque bis zu zahlreichen Kurzrezensionen reicht.

Ziel des Vorhabens ist, einen französischen Islam zu artikulieren, d.h. einen Islam, der sich im Einklang sieht mit «les valeurs de démocratie, de laïcité et d'intégration». Dass sie damit nicht Sprachrohr aller Muslime in Frankreich sind, wissen die Herausgeber sehr wohl, doch glauben sie, auf ihrem Weg erfolgreich sein zu können, sofern sie die Unterstützung auch durch den Staat bei diesem Versuch bekommen, aus dem durch Ignoranz und Animosität entstandenen Ghetto herauszukommen, eine Unterstützung, die auf lokaler und regionaler Ebene vielfach längst gewährt wird, wie zahlreiche Beispiele in der ersten Nummer der Zeitschrift zeigen. *

Hartmut Fähndrich

Conference

The Association of Egyptians in Switzerland, together with the Press Office of Egypt in Switzerland jointly organize a conference on «25 Years after the October War: Towards Just, Lasting and Comprehensive Peace For All in the Middle East». The Conference will take place on Saturday, 7 November 1998 at President Wilson Hotel in Geneva. It will have five panels: on political aspects; on strategic and security aspects; on social and economic aspects; on cultural and information aspects; and on Switzerland and the Middle East peace. Attendance is open to the public.

Institution**CERMOC****Le Centre d'études et de recherches sur le Moyen-Orient contemporain à Amman**

Le CERMOC est un centre de recherche en sciences sociales dépendant de la Direction Générale des relations culturelles, scientifiques et techniques, du Ministre français des Affaires Étrangères. Sa politique scientifique est encadrée par un Conseil d'experts qui se réunit chaque année à Paris et qui est composé d'universitaires, français et européens, professeurs et directeurs d'instituts de recherche sur le monde arabe.

Histoire

Créé en 1977 à Beyrouth, le CERMOC a ouvert une antenne à Amman en 1988. Cette double implantation souligne sa vocation générale qui inclut, dans la mesure de l'accessibilité des terrains concernés, le Liban, la Syrie, la Jordanie, la Palestine et l'Irak. Depuis 1995, le centre a ouvert son recrutement sur une base européenne; les financements de ses programmes de recherche et des activités scientifiques reçoivent également le soutien de bailleurs de fonds européens, privés et publics.

Objectifs

La mission scientifique du CERMOC est orientée par l'étude des États et des sociétés du Moyen-Orient contemporain à travers la recomposition des espaces, des communautés et des pouvoirs, entre logiques de ruptures et logiques de paix. Les travaux sont conduits aux différents échelles locale, nationale et régionale. Les enquêtes de terrain sont encouragées avant tout. Elles sont accompagnées d'une réflexion sur les

approches et les références en jeu dans la pratique des sciences sociales contemporaines.

Programmes actuelles

Deux principaux programmes de recherche fondent actuellement la mission scientifique du CERMOC à Amman:

La Jordanie contemporaine, 1964-1996: espaces, sociétés et pouvoirs 50 ans après l'indépendance. Le programme vise la publication de deux tomes, après l'organisation d'une conférence qui s'est tenue à l'Institut du Monde Arabe à Paris en juin 1997 et de séminaires à Amman, en 1997 et 1998.

Les mouvements palestiniens: territoire national et espaces communautaires. Ce programme s'intéresse plus particulièrement à l'étude des itinéraires palestiniens (réfugiés, déplacés, immigrés, etc.) sur les deux rives du Jordain et leur signification dans la formation nationale palestinienne en jeu actuellement. Dans ce cadre, une recherche portant sur l'histoire de l'UNRWA, constitue le projet en cours le plus important.

Adresse

CERMOC
Djebel Amman P. O. Box 830413
Amman 11183, Jordan
tél.: 00962 6 4640515 - 4611171
fax: 00962 6 4611170
e-mail: cermoc@nets.com.jo

Pour ses activités en Jordanie et en Palestine, chacun des deux programmes ci-dessus mobilise une dizaine de chercheurs permanents, jordaniens et arabes, français et européens. Par ailleurs, de jeunes chercheurs sont associés chaque année au CERMOC pour la préparation de diplômes, mémoires et thèses de recherche en science sociales. Le centre constitue ainsi un lieu d'accueil, d'échanges et de formation dans le cadre d'une coopération scientifique entre institutions françaises, européennes et moyen-orientales de recherche et d'enseignement supérieur.

La bibliothèque

Le centre du CERMOC à Amman dispose d'une bibliothèque dotée de plus de 5000 ouvrages en plusieurs langues, spécialisés sur la Jordanie, la Palestine, Israël et l'Irak. Le centre de documentation compte des rapports d'institutions onusiennes et gouvernementales (en particulier les annuaires statistiques relatifs au royaume), ainsi que d'agences de consultation (nationales et internationales, privées et publiques). L'accès à la bibliothèque est libre, celui au centre de documentation se fait sur demande.

Riccardo Bocco

Publications récentes du CERMOC

dans le domaine jordano-palestinien

Périodiques

Jordanies. Recherche et documentation: politique, économie et sociétés. Bulletin semestriel en anglais et en français (le premier numéro est paru en juin 1996).

Livres

B. Curmi et S. Chiffolleau (sous la dir. de) **Médecins et protection sociale dans le monde arabe.** 1993, 238 pp.

H. Ayeb

Le bassin du Jourdain dans le conflit israëlo-arabe. 1993, 121 pp.

CERMOC

et Maison de l'Orient Du privé au public. Espaces et valeurs du politique au Proche-Orient. 1994, 171 pp.

M. Bader

L'enseignement supérieur en Jordanie. Entre secteur public et privé. 1994, 143 pp. (en arabe).

CERMOC

et Arab Studies Centre Guide des centres de recherches palestiniens en Cisjordanie et à Gaza. 1994, 133 pp. (en arabe et en français).

J. Hannover et S. Hami (sous la dir. de)

Amman, Ville et Société. 1996, 590 pp. (contributions en anglais, arabe et français).

R. Bocco, B. Destremau et J. Hannover (sous la dir. de) **Palestine, Palestiniens.** Territoire national et espaces communautaires. 1997, 416 pp. (contributions en français et en anglais)

A. Ben Saad-Maraqa et R. Bocco

Guide des centres de recherche et documentation en sciences en Jordanie. 1998, 81pp. (français) et 71 pp. (arabe).

à Paraître en 1998/99:

G. Chatelard et M. Tarawnah (éd.)

Antonin Jaussen. Sciences sociales et patrimoine arabe. Novembre 1998.

J.F. Legrain

Les élections palestiniennes de janvier 1996. Janvier 1999.

J.Ch. Auge

Le public du privé. Politiques de l'éducation et universités privées en Jordanie. Mars 1999.

T. Tell (éd.)

Politics and State in Jordan, 1946-1996. Political economy perspectives. Été 1999.

R. Bocco (ed.)

Identités sociales, politiques de développement et construction étatique dans le royaume hachémite, 1946-1996. Été 1999.

Conférence internationale

La Palestine entre sionisme et israélisme

tenu les 14 et 15 mai 1998 à Genève

À partir de la double célébration du centenaire du premier congrès sioniste à Bâle (août 1897) – auquel la Suisse officielle et certaines autorités académiques suisses ont participé sans distance – et du cinquantenaire de l'Etat d'Israël (mai 1948), l'attention du monde s'est focalisée sur l'Etat Juif. Ceci au détriment d'un regard plus global et plus objectif sur l'histoire et la situation actuelle des Palestiniens.

C'est pour ces raisons que les initiateurs de la conférence «La Palestine entre sionisme et israélisme» ont décidé d'informer l'opinion publique sur la situation en Palestine cinquante ans après la Nakba (catastrophe) et la concrétisation de l'idéal sioniste. Ils ont estimé que l'intelligentsia devait se mobiliser et tenter de dépasser la confusion entretenue entre lutte contre l'israélisme expansionniste et antisémitisme, entre judaïsme et sionisme.

C'est donc autour de cette problématique que plus d'une trentaine d'intellectuels, venant de tous horizons (Israël, Palestine, USA et Europe), ont apporté leur contribution. Ils se sont exprimés sur des thèmes aussi variés que «le droit au retour des réfugiés», «le statut de Jérusalem comme ville sainte», «l'échec du processus de paix?» ou encore «la possibilité d'un Etat binational».

Afin que cette rencontre riche d'échanges et d'idées s'inscrive dans la durée, le comité d'organisation a décidé de publier un ouvrage scientifique sur le thème de la conférence. Trois versions sont envisagées chez l'éditeur genevois *Labor et Fides*: en langues française, anglaise et arabe.

De plus le comité d'organisation a créé une organisation non gouvernementale nommée Observatoire International des Affaires de la Palestine (OIAP), qui aura un statut consultatif auprès du Conseil économique et social (ECOSOC) des Nations Unies. Cette fondation est partie du constat que la représentation du peuple palesti-

nien est largement insuffisante pour permettre que la voix de la Palestine se fasse entendre dans les grands forums de manière plus soutenue.

L'intention de l'OIAP est dès lors, sans s'immiscer dans les actions des institutions ou organisations existantes, de promouvoir une structure internationale susceptible de réunir des informations pertinentes et de faire la lumière sur des points essentiels concernant la Palestine, allant de la question des droits fondamentaux du peuple palestinien à la défense des droits de l'homme, du contexte social et économique aux expressions culturelles, en passant par des questions politiques aussi épineuses que le sort des quelque 6 millions de réfugiés dont il est urgent de défendre les droits, en particulier celui du retour.

A Genève, avec un board international constitué de juristes, politologues, sociologues, et autres spécialistes de Palestine comme d'Israël, d'Europe comme d'Amérique, cette ONG sera formée à l'intention d'intervenir auprès des Nations Unies, des organisations internationales – gouvernementale ou non – en fonction de ses buts et de ses statuts. L'assemblée constitutive de l'organisation se réunira à Genève le 7 novembre prochain. Les informations recueillies et les actions envisagés seront l'objet d'une publication régulière. Toute personne intéressée à recevoir des informations sur l'OIAP ou à participer à l'assemblée constitutive est le bienvenu.

Florence Anselmo

Adresse de contact:

Florence Anselmo
Université de Lausanne, BFSH2 / ISSP,
1015 Lausanne
Tél: 079 / 239 67 10

Opinion

Sarah Burkhalter

Pour un dialogue plus équilibré avec les musulmans de Suisse

Ce n'est que récemment que le problème d'intégration de l'islam s'est posé à notre pays. Depuis une dizaine d'années à peine, les musulmans de Suisse montrent une volonté d'afficher ouvertement leur identité culturelle et religieuse. Une situation tout à fait nouvelle, que la société helvétique n'a pas encore intégrée. Le dialogue avec la communauté musulmane en Suisse en est encore à ses balbutiements. Trop marqué par notre habitude du consensus, le dialogue se mue en une espèce de chassé-croisé qui empêche toute évolution de la discussion.

J'en veux pour preuve l'échec du 5ème forum interculturel organisé par l'Académie Suisse pour le Développement (SAD) en mai dernier. Les quelque septante participants au forum se sont laissés blesser par les remarques désobligeantes du Dr Ramadan, invité comme représentant de la communauté musulmane, aux côtés de Fawzia Ashmawi. Hani Ramadan n'a pas hésité à faire part de sa méfiance et de sa profonde incompréhension pour notre société, qu'il juge vide de toute valeur morale et spirituelle. Sans doute étonnés et mal habitués à ce genre de polémique, les autres intervenants à la table ronde n'ont pas su répliquer à ces propos, qui sont restés lettre morte. Plus grave, le grand nombre d'enseignants présents à cette journée, venus tout exprès pour s'intéresser à l'intégration de leurs élèves musulmans, sont certainement repartis déçus, voire un peu moins motivés à faire preuve de patience et de tolérance. Un échec sur le plan du dialogue, tant pour la société suisse que pour la communauté musulmane, puisque l'intérêt de chacune est de trouver un terrain d'entente. Cette journée à Soleure n'est qu'un exemple de ce malaise. La relation entre citoyens suisses et citoyens ou immigrés de confession musulmane est trop sou-

vent empreinte de ce manque de dialogue, de ces non-dits, de cette absence de confrontation verbale qui pourrait contribuer à régler pas mal de problèmes, ou en tous cas à mieux connaître les arguments des uns et des autres.

Comment dès lors améliorer cette situation? D'abord en élargissant le choix des interlocuteurs musulmans. Tant les journalistes que les organisateurs de colloques ont systématiquement recours aux mêmes personnes, à commencer par le duo des frères Ramadan de Genève, du moins sur la scène romande. Habitude qui tend à donner une image rétrécie et quelque peu polémique de l'islam en Suisse, puisque les frères Ramadan représentent un islam engagé, que ne partage pas l'ensemble de la communauté, et qu'ils sont originaires du Moyen-Orient, alors que la grande majorité des musulmans de Suisse nous viennent de Turquie, d'ex-Yougoslavie, ou encore du Kosovo, ce qui signifie une autre façon de vivre l'islam, un contexte politique très différent, etc.

Ensuite, par un engagement plus net des acteurs suisses vis-à-vis de la communauté musulmane. Celle-ci, en exprimant publiquement ses revendications, nous donne en effet l'occasion de nous expliquer à notre tour sur notre identité et nos choix de société. Pourquoi alors refuser le dialogue et nous taire? Pourquoi ne pas saisir cette chance de redéfinir nos valeurs, et de réaffirmer nos sensibilités spirituelles?

Ce n'est pas en affirmant notre identité et nos désirs que nous portons préjudice à la minorité musulmane de notre pays, mais bien en opposant à leurs demandes un silence gêné ou méprisant. Plusieurs observateurs ont dit que le problème numéro un était le manque de positions claires du gouvernement suisse vis-à-vis de la communauté musulmane. Mais cette absence

Agenda

16./17. 10. 1998: Internationales SGMOIK-Kolloquium «IslaMedicine», Missionsstr. 64a, 4055 Basel.

21.-23. 10. 1998: Blockseminar «Ägypten. Entwicklungsland zwischen Tradition, Aufruhr und Umbruch», mit Prof. Dr. Günter Meyer, Universität Mainz; Geographisches Institut, Hallerstrasse 12, 3012 Bern.

3. 11. 1998: Regionaltreffen von SGMOIK-Mitgliedern und Interessierten aus der Region Bern, 20 Uhr, Restaurant Bürgerhaus: Gespräch mit einem Vertreter des Eidgenössischen Departements für Auswärtige Angelegenheiten über Nahost-Politik, danach gemeinsames Abendessen.

7. 11. 1998: Assemblée de fondation de l'«Observatoire International des Affaires de la Palestine» (OIAP) à Genève (voir page 21).

13. 11. 1998: Mahnwache «für einen gerechten Frieden in Israel/Palästina», 12.30-13.00 Uhr, Heiliggeistkirche, Bern.

1. 12. 1998: Regionaltreffen von SGMOIK-Mitgliedern und Interessierten aus der Region Zürich, 20 Uhr (Ort, Gast und Thema des Gesprächs werden noch bekanntgegeben), mit gemeinsamem Abendessen.

11. 12. 1998: Mahnwache «für einen gerechten Frieden in Israel/Palästina», 12.30-13.00 Uhr, Heiliggeistkirche, Bern.

19. 12. 1998 (ca.): Beginn des islamischen Fastenmonats Ramadan des Jahres 1419 H.

8. 1. 1999: Mahnwache «für einen gerechten Frieden in Israel/Palästina», 12.30-13.00 Uhr, Heiliggeistkirche, Bern.

17. 1. 1999 (ca.): Fest des Fastenbrechens, Ende des Ramadans des Jahres 1419 H.

6. 2. 1999: Generalversammlung der SGMOIK.

de législation peut aussi permettre une plus grande liberté dans la résolution des problèmes au niveau local. A mon sens, ce qui est plus grave, c'est le manque de dialogues, de débats, de disputes oratoires qui permettraient à chacun de s'affirmer, de se faire connaître à l'autre, et enfin d'utiliser à bon escient les outils de la démocratie: la libre expression de ses opinions, la libre affirmation de son identité.

La présence d'une communauté musulmane grandissante dans notre pays nous oblige à revoir nos institutions, à prendre des décisions quant à la place de la foi dans la sphère publique? Plutôt que de le voir comme une contrainte, accueillons-le comme une occasion de dynamisation de notre société, comme un moyen non de subir mais au contraire de choisir la manière dont nous voulons cohabiter avec cette communauté. Nous croyons peut-être pouvoir échapper à la discussion, en espérant que notre silence découragera l'interlocuteur. Mauvais calcul. Non seulement il ne se découragera pas, mais trouvera une légitimité supplémentaire à exprimer ses revendications, puisque nous ne réagissons pas à son discours.

Si nous ne voulons pas renoncer au droit de choisir librement notre organisation sociale, il est temps pour nous de prendre la parole et d'affirmer clairement ce que nous voulons, même – surtout – si nous ne sommes pas tous d'accord sur ce sujet! C'est en effet dans la discussion et la pluralité que se façonne une société vraiment participative et démocratique.✽